# MONSIEUR DE CRAC

## DANS SON PETIT CASTEL,

OU

# LES GASCONS,

COMÉDIE EN UN ACTE ET EN VERS,

AVEC UN DIVERTISSEMENT.

PAR J. F. COLLIN-HARLEVILLE.

*Représentée, pour la première fois, par les* COMÉDIENS FRANÇAIS, *le 4 Mars 1791, et remise depuis au théâtre de la rue Feydeau.*




A PARIS,

Chez BARBA, Libraire, rue André-des-Arts, n°. 27.

De l'Imprimerie de SURET, faubourg Jacques, n°. 82, vis-à-vis l'hôpital militaire du Val-de-grace.

AN QUATRIÈME. 1796.

# AVERTISSEMENT.

J'AVOIS bien résolu de ne point faire imprimer *Monsieur de Crac*. C'est une bagatelle que je pus jadis, à la faveur d'un Carnaval, et du jeu d'acteurs habiles, hasarder sur la scène, et que j'eusse retirée depuis longtems, si je ne m'en étois cru. Mais, modestie ou amour-propre d'auteur à part, je ne l'ai jamais jugée digne de soutenir les regards du lecteur. Pourquoi donc lui fais-je voir le jour? C'est parce que le mal est déjà fait; c'est que, sans mon aveu, on a, par un brigandage plus audacieux et plus impuni que jamais, on a, dis-je, fait à *Monsieur de Crac* le même honneur qu'à mes autres pièces, celui d'en répandre une édition grossière et infidèle. Par-là, je me vois forcé d'en donner moi-même au public une plus soignée, et qui n'ait, du moins, que les fautes de l'auteur.

Ainsi, j'aurai à ces contrefacteurs une obligation de plus, celle d'attirer sur moi l'œil perçant de la critique, si toute-fois elle daigne s'occuper de si peu de chose.

COLLIN-HARLEVILLE.

## *PERSONNAGES.*

M. DE CRAC. (*le baron de*)

Mademoiselle DE CRAC, *sa fille.*

M. D'IRLAC, *sous le nom de* SAINT-BRICE, *fils de M. de Crac.*

M. FRANCHEVAL, *amant de mademoiselle de Crac.*

M. VERDAC, *parasite.*

THOMAS, *laquais, jardinier et garde.*

JACK, *page de M. de Crac.*

Le Magister du Village.

Tout le Village.

La scène est au château de Crac, assez près de la Garonne

# MONSIEUR DE CRAC

## DANS SON PETIT CASTEL,

OU

## LES GASCONS,

COMÉDIE.

---

## SCÈNE PREMIÈRE.

SAINT-BRICE, *seul.*

Oui, des évènemens j'admire le caprice.
Moi, d'Irlac, fils de Crac, passe ici pour Saint-Brice!
Après quinze ans d'absence, à la fin revenu
Dans mon pays natal, je m'y vois méconnu.
Des mains de trois chasseurs, le soir, je débarrasse
Un homme; et c'étoit..... qui? Crac mon père, il m'embrasse,
Sans me connoître encore : en son petit château,
Où j'allais, il m'emmène, et j'entre *incognito*.
Je suis fort bien reçu de la jeune Lucile;
Le papa me retient : moi, je suis si facile!
Il est brave homme au fond, spirituel et gai;
Il n'a, ces quatre jours, pas dit un mot de vrai,
Cependant : le terroir peut lui servir d'excuse.
A renchérir sur lui, voyons, que je m'amuse.
Si j'ai perdu l'accent, pour hâbler.... que sait-on?
Un voyageur vaut bien pour le moins un gascon.
Parlons peu, mais tranchons, l'air aisé, le ton ferme,
Du front; gardons sur-tout d'hésiter sur le terme.
Le papa près de moi ne sera qu'un enfant;
S'il me parle d'un loup, je cite un éléphant.

... Peut-être est-ce manquer de respect au cher père;
Mais le cœur paternel fera grace, j'espère:
Puis, on pardonne tout aux jours de carnaval.
Ah, bon. Voici ma sœur: mais elle n'est pas mal.

## SCÈNE II.

SAINT-BRICE, Mademoiselle DE CRAC.

SAINT-BRICE.

AH! je vous vois d'abord. C'est un heureux présage.
Déjà levée?

Mademoiselle DE CRAC, *avec l'accent.*

Eh mais, c'est assez mon usage.
Ici, grace à l'emploi qué l'on fait de ses jours,
Plus-tôt on les commence, et plus ils semblent courts.

SAINT-BRICE.

Je pense bien ainsi; sur-tout en ces demeures,
Les jours coulent, je crois, plus vîte que des heures.

Mademoiselle DE CRAC.

Ah! de grace...

SAINT-BRICE.

Oui, croyez qu'en des instans si doux,
Je regrette le tems que j'ai passé sans vous.

Mademoiselle DE CRAC.

Toujours à cé ton-là jé me trouve étrangère,
Bien qu'en cette maison, par fois on ésagère.

SAINT-BRICE.

En effet, le papa ne s'en tire pas mal.
Il nous fit, hier au soir, un conte sans égal.

Mademoiselle DE CRAC.

Jé l'avouerai, mon père assez souvent s'amuse,
Mais sans dessein pourtant... non pas que jé l'excuse;
Car moi, jé n'aime rien que la sincérité.

SAINT-BRICE.

Ni moi; pardon... j'ai cru, je me suis trop flatté,

Oui, voir entre nos goûts un peu de ressemblance.

Mademoiselle DE CRAC.

Monsieur... si j'ose ici dire ce qué j'en pense,
Entre nos traits, jé crois il est quelque rapport.

SAINT-BRICE.

Hé bien, je vous l'avoue, il m'a frappé d'abord.

Mademoiselle DE CRAC.

Oui, vous me rappellez le souvenir d'un frère,
Que j'aimois tendrement, à qui j'étois bien chère :
Il seroit de votre âge..... Ah regrets superflus!
Ce frère si chéri, probablement n'est plus
Dès long-tems nous n'avons de lui nulle nouvelle.

SAINT-BRICE.

Se peut-il ?.... Que sait-on pourtant, mademoiselle?
Des frères qu'on crût morts.... ressuscitent souvent.
Peut-être un jour....

Mademoiselle DE CRAC.

Eh mais, si lé mien est vivant,
Il m'oublie ; et ce coup ne m'est pas moins sensible.

SAINT-BRICE.

Vous oublier? Oh non : cela n'est pas possible.

Mademoiselle DE CRAC.

Monsieur, c'est l'un ou l'autre.

SAINT-BRICE.

En un mot, espérez;
Car j'ai dans l'idée, oui, que vous le reverrez.

Mademoiselle DE CRAC.

Jé ne m'en flatte plus.

SAINT-BRICE.

De l'absence d'un frère,
En tous cas, un amant console et sait distraire.

Mademoiselle DE CRAC.

Un amant, dites vous?

SAINT-BRICE.

Eh oui.... vous rougissez !

Mademoiselle DE CRAC.

Qui ? moi, monsieur ?

SAINT-BRICE.

Vous-même ; et c'est en dire assez.
Au fait, s'il est heureux, il est digne de l'être ;
Et j'aurois grand plaisir..... on vient ; c'est lui peut-être.

Mademoiselle DE CRAC, *vivement.*

Lui-même.

SAINT-BRICE.

Bon ! je vais troubler votre entretien.
Je crains d'être importun.

Mademoiselle DE CRAC.

Monsieur, ne craignez rien.

SAINT-BRICE.

Vous permettez ? je reste.

(*à part.*) Il me prend fantaisie
De donner à l'amant un peu de jalousie.

---

## SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS, M. FRANCHEVAL.

FRANCHEVAL, *avec l'accent et le ton vif.*
(*De loin, à part.*)

Quel contre-tems ! encore avec cet étranger !
(*haut.*)
Pardon, mademoiselle, on peut vous déranger.

Mademoiselle DE CRAC, *à Francheval.*

Eh ! pourquoi donc, monsieur, cette cérémonie ?

FRANCHEVAL.

Jé né vous savois pas sitôt en compagnie ;
Sans quoi.... l'on m'avait dit qu'avec votre papa,
Dès lé matin, monsieur chassait.....

Mademoiselle DE CRAC.

On vous trompa.

FRANCHEVAL.

Eh mais, jé lé vois bien.

SAINT-BRICE, *froidement.*

Moi, je ne chasse guère :
Un aimable entretien, sait beaucoup mieux me plaire.

FRANCHEVAL.

C'est cé qui mé paraît; et même j'ai trouvé
L'entretien des plus vifs, quand jé suis arrivé.

SAINT-BRICE.

Oui, car j'entretenois de vous mademoiselle.

FRANCHEVAL.

Jé vous suis obligé de cet excès de zèle;
Mais de votre discours fus-je seul le sujet?

SAINT-BRICE.

Vous êtes curieux, monsieur.

FRANCHEVAL.

Et vous, discret.

Mademoiselle DE CRAC.

Et vous toujours trop vif, comme à votre ordinaire.
Mais j'apperçois Verdac, et jé né l'aime guère.
Vous permettez, messieurs; jé vous laisse avec lui.

SAINT-BRICE.

Je vous suis. Le Verdac me cause de l'ennui;
( *Mademoiselle de Crac sort.* )
Et moi-même à monsieur je vais céder la place :
Vous pardonnez, j'espère.

FRANCHEVAL.

Au moins, un mot de grace.
Quand pourra-t-on, monsieur, vous voir un seul instant?

SAINT-BRICE.

Quand vous voudrez, tantôt.

FRANCHEVAL.

J'y compte.

SAINT-BRICE.

Et moi j'entends.

( *Il sort.* )

## SCÈNE IV.

### M. FRANCHEVAL, M. VERDAC.

VERDAC.

JÉ crois qué l'on me fuit: la pétite personne
Ne m'aime pas beaucoup, du moins jé lé soupçonne.

FRANCHEVAL, *de mauvaise humeur.*

Elle a pour les flatteurs, peu d'inclination.

VERDAC.

D'autres n'ont pas pour eux, la même aversion.
En flatteurs caressés, cet Univers abonde.
L'art de flatter, mon cher, est vieux comme le monde.
Ève a péché, pourquoi? parce qu'on la flatta;
Exemple qué depuis mainte femme imita.
C'est un poison si doux, qu'il chatouille les ames.
Que d'hommes, en ce point, de tout tems furent femmes!
Mon baron l'est sur-tout: or, c'est l'essentiel.
Si la fille me hait, mon poison, grace au ciel,
Dans lé cœur du papa se glisse à la sourdine;
Il m'aime enfin; et c'est chez le papa qu'on dîne.

FRANCHEVAL.

Comment pour un repas blesser la vérité!

VERDAC.

Un bon repas jamais fut-il trop acheté?
Et que m'en coute-t-il? un peu de complaisance.
Je n'ai pas avec lui besoin de médisance.
Il suffit de le croire: il hâble à chaque mot,
C'est sa manie: hé donc, jé serois un grand sot
D'aller le démentir sur une bagatelle.

FRANCHEVAL.

Mais la délicatesse, enfin, nous permet-elle...

VERDAC.

Votre délicatesse est bien peu de saison :
Quand on a bonne table, on a toujours raison
Aussi jé crois d'avance à tout ce qu'il va dire.
S'il parle, j'applaudis; jé ris dès qu'il veut rire.
Je ne suis pas sa dupe, et m'amuse *in petto;*
Par-là jé m'établis dans son pétit château,
Château qui n'est au fond qu'une gentil-hommière :
Mais quoi? ce ne seroit qu'une simple chaumière,
On y dîne, mon cher, on y soupe; il suffit:
Crac en a le plaisir, et j'en ai le profit.

FRANCHEVAL, ( *on entend un cor.* )

A merveille, monsieur, mais j'entends grand tapage;
Ah! c'est notre chasseur avec son équipage.

VERDAC.

Son équipage? Oh, oui! lequel est composé
D'un jardinier bonace en garde déguisé,
D'un page, petit pauvre, errant dans la contrée,
Que de Crac affubla d'un morceau de livré;
Jack est essentiel. En ce petit garçon,
On voit le dindonnier, le page et l'échanson.
Il s'aquitte assez bien, sur-tout du dernier rôle.
Mais voici tout le train, il n'est rien de plus drôle.

( *On entend le cor de plus près.* )

---

## SCÈNE V.

LES MÊMES, M. DE CRAC, THOMAS, JACK, *quatre petits garçons, paysans armés de bâtons.*

M. DE CRAC, *gravement.*

ENFANS, pétits laquais qué jé ne loge pas,
Jé suis content : allez, jé pairai vos papas.
On ne me vit jamais prodigue de louanges,
Mais il ont rabattu comme de pétits anges.

( *Les petits garçons sortent.* )

## SCÈNE VI.

M. FRANCHEVAL, M. DE CRAC, VERDAC, THOMAS, JACK.

M. DE CRAC.

BON jour, messieurs.

VERDAC.

, Salut à monsieur le baron,

FRANCHEVAL.

Serviteur.

VERDAC.

Et la chasse?

M. DE CRAC.

On n'est point fanfaron.
Jé mé suis amusé comme un roi, mais du reste
Demandez à mes gens.

VERDAC.

Vous êtes trop modeste.

M. DE CRAC.

Point du tout.

FRANCHEVAL.

Vous aviez un beau tems.

M. DE CRAC.

En effet.
Jé n'en suis pas moins las; car j'ai couru, Dieu sait!
Moi, jé ne chasse point comme vos pétits maîtres.
( *Il s'assied.* )
Page, mets bas ton cor, et viens m'ôter mes guêtres.

JACK, *avec l'accent.*

Oui, monsieur le baron.

M. DE CRAC.

Il est bien jeune encor.

VERDAC.

Le compère déjà donne fort bien du cor.

M. DE CRAC.

Oh! jé lé formerai. Songe bien à ma meute.

JACK.

A votre?... Monseigneur, je n'ai point vu d'émeute.

M. DE CRAC.

Jé veux dire mes chiens.

JACK.

La chienne et le petit?

J'entends.

M. DE CRAC.

Mes chiens enfin. Faites ce qu'on vous dit.

( *Jack sort.* )

---

## SCÈNE VII.

M. DE CRAC, M. FRANCHEVAL, VERDAC, THOMAS.

M. DE CRAC.

POURQUOI t'ès-tu là-bas si long-tems fait attendre,
Thomas? quel est lé bruit qui sé faisoit entendre?

THOMAS.

C'est celui d'un soufflet que là-bas j'ai reçu.

M. DE CRAC.

Un soufflet?

THOMAS.

Oui vraiment.

M. DE CRAC.

Ah! si jé l'avois su!
Et de qui donc?

THOMAS.

De qui? mais de monsieur de Trape,
En personne.

M. DE CRAC.

A ce point lé jeune homme s'échappe!

THOMAS.

C'est vous qui bien plutôt vous êtes échappé :
Vous menacez de loin, de près je suis frappé.

M. DE CRAC.

Mais on ne vit jamais brutalité pareille.
(*Il fait mine de sortir.*)
Cadédis! jé m'en vais lui parler à l'oreille.
(*Il revient.*)
Oui, l'un de ces matins, jé lui dirai deux mots.

THOMAS.

Parce qu'il part demain!

VERDAC.

Eh! mais à quel propos
Ce démêlé? pourquoi?

M. DE CRAC.

Pour une bagatelle,
Qui ne mérite pas qué jé vous la rappelle.
Ce jeune homme prétend qué jé tire chez lui.
Suis-jé dans lé cas, moi, d'avoir besoin d'autrui?

THOMAS.

Vous risquez de tirer sur la terre d'un autre,
Quand vous n'ajustez pas du milieu de la vôtre.

M. DE CRAC.

Le faquin est surpris qué l'on ait des voisins.
Au fait, lé comte et moi, ne sommes pas cousins.
Nous avons eu jadis une certaine affaire,
Dont lé pétit monsieur se souviendra, j'espère.

VERDAC.

Jé lé crois.

FRANCHEVAL.

Dé ceci jé n'ai rien su, ma foi.

M. DE CRAC.

La chose s'est passée entre lé comte et moi.
Jé ne sais cé qué c'est dé prendre la trompette.
Mais jé vous l'ai mené, messieurs, jé le répète,

THOMAS.

Ma foi cette fois-ci vous fûtes plus prudent.

M. DE CRAC.

Quoi, toujours me commettre avec un impudent!
Dieu m'en garde! mais quoi, laissons cela, dé grace.
Jé suis on ne peut plus satisfait de ma chasse.
J'avois tué lévreaux et perdreaux, Dieu-merci,
Aucun dé la façon dont j'ai tué ceux-ci.

THOMAS.

Quand avez-vous tué tout cela, de bon compte?

M. DE CRAC.

Eh! quand tu recevois un bon soufflet du comte.

THOMAS.

Il n'est plus de gibier; ces messieurs sont témoins...

M. DE CRAC.

Verdac sait si j'en tue une pièce de moins.

FRANCHEVAL.

De lièvres cependant la terre est dépourvue.

VERDAC.

Moi j'en rencontre encor.

THOMAS.

C'est avoir bonne vue.

VERDAC, *à M. de Crac.*

Votre histoire.

M. DE CRAC.

*( à Thomas.)*
Écoutez, jé.... Que fais-tu là, toi?

THOMAS.

Moi, j'écoute.

M. DE CRAC.

A quoi bon l'ayant vu comme moi?

THOMAS.

Pour voir si monseigneur racontera de même.

M. DE CRAC.

Eh! sors.

*( Thomas sort. )*

## SCÈNE VIII.

M. DE CRAC, M. FRANCHEVAL, M. VERDAC.

M. DE CRAC.

Tous ces gens-là sont d'une audace extrême.

FRANCHEVAL, *à part.*

Comme il va s'en donner!

M. DE CRAC.

Lé fait est très-certain;
Mais vous en douterez; car tel est mon destin.

FRANCHEVAL.

Vous permettez qu'on doute?

M. DE CRAC.

Il n'est rien dé plus drôle.
J'allois tranquillement, mon fusil sur l'épaule.
Zeste, un lièvre part.

VERDAC.

Bon.

M. DE CRAC.

Oh! rien n'est plus commun.
Il né m'arrive pas d'en manquer jamais un.
Jé prends donc mon fusil: à tirer jé m'apprête,
Frrrr... un perdreau s'envole au-dessus de ma tête.

FRANCHEVAL.

Qué faire?

M. DE CRAC.

Un autre alors se seroit contenté
De tirer l'un des deux.

VERDAC.

Oh! oui, j'aurois opté,
J'en conviens.

M. DE CRAC.

Hé bien, moi, qui suis un bon apôtre,
J'ai trouvé plus plaisant de tirer l'un et l'autre.

L'un

L'un s'arrête tout court, l'autre, la tête en bas,
Descend...

VERDAC.

Oh! jé lé vois.

M. DE CRAC.

Mais vous ne voyez pas
Lé perdreau justement tomber dessus lé lièvre,
Qui respiroit encore....

VERDAC, *riant beaucoup.*

Et dut avoir la fièvre.

M. DE CRAC.

Dé façon qué dé loin sur lé pauvre animal
Lé perdreau, sans mentir, sembloit être à cheval;
Et fût resté long-tems dans la même posture,
Si mon chien n'avoit pris cavalier et monture.
Hé donc! qu'en dites-vous?

FRANCHEVAL.

Monsieur.... en vérité....

VERDAC.

Rien dé plus curieux, sur-tout dé mieux conté,
D'honneur!

M. DE CRAC.

Dans mon carnier, ils sont encor ensemble;
Et jé prétends qu'un jour la broche les rassemble,
Que dans un même plat, tous les deux soient servis.

VERDAC.

D'une telle union les yeux seront ravis.
Quel jour est-ce?

Verdac, Vous le saurez sans doute.
( *à Francheval.* )
Mais, vous ne dites rien jeune homme.

FRANCHEVAL.

Moi, j'écoute.
L'étranger ne vient point.

M. de Crac.

Où donc est-il vraiment?

Francheval.

Avec mademoiselle, il cause apparemment.

M. de Crac.

Bon. Jé lui dois la vie, il faut qué j'en convienne.

Francheval.

En pareil cas, monsieur, qui n'eût donné la sienne?

M. de Crac.

Il était tems. Déjà j'en avois fait fuir dix.
Et quand Saint-Brice vint, ils étoient encore six.

Verdac.

La peste!

Francheval.

On disoit trois.

M. de Crac.

Jé vous dis six. Dans l'ombre,
Saint-Brice a pu né voir qué la moitié du nombre.
Lé nombre n'y fait rien : ils auroient été cent.
Mais enfin jé perdois mes forces et mon sang.
Il m'a sauvé.

Francheval.

Son sort est trop digne d'envie.

Verdac, *serrant M. de Crac dans ses bras.*

En défendant vos jours, il m'a sauvé la vie.
Mais jé vois arriver notre aimable inconnu :
Quel air noble!

---

## SCÈNE IX.

Les mêmes, SAINT-BRICE, *toujours froid et calme.*

M. de Crac, *à Saint-Brice.*

Avec moi qué n'êtes-vous venu?
Monseu!

SAINT-BRICE.

Vous avez fait la chasse la plus belle !

M. DE CRAC.

Qui vous a dit céla ?

SAINT-BRICE.

Du jour c'est la nouvelle.

M. DE CRAC.

Non, j'ai tué fort peu ; tout au plus trois lévreaux,
Autant de cailles, oui, peut-être dix perdreaux ;
Au lieu que très-souvent j'en apporte cinquante.

VERDAC.

Monsieur nous racontoit une histoire piquante
D'un lièvre et d'un perdreau tués en même tems,
L'un sur l'autre tombés.

M. DE CRAC, *à Saint-Brice.*

Vous l'entendez ?

SAINT-BRICE.

J'entends.

Ce fait est après tout, le plus simple du monde.
Un jour le tems se couvre, et le tonnerre gronde :
Il éclate enfin, tombe.

VERDAC.

Où ?

SAINT-BRICE, *froidement*

Dans mon bassinet ;
Le fusil part et tue un lièvre qui passait.

FRANCHEVAL.

Cette aventure-ci mé semble encor plus rare.

VERDAC.

Mais l'autre est plus plaisante ; et puis lé baron narre
Avec certaine grace, avec un goût, un tact....
Connu de peu de gens.

M. DE CRAC, *un peu piqué.*

Sur tout jé suis exact.

VERDAC.

Voilà lé mot. César, d'étonnante mémoire,
Dieu me damne ! n'a pas mieux conté son histoire.

M. DE CRAC.

Peut-être riez-vous; mais j'ai dessein, mon cher,
Dé mettre par écrit la mienne, cet hyver.

VERDAC.

D'avance jé souscris.

M. DE CRAC.

Mais les races futures
Pourront-elles jamais croire à mes aventures?
Il m'en est arrivé de bizarres partout,
Dans ma terre, en voyage, à la guerre sur-tout.

SAINT-BRICE.

Ah! vous avez servi!

M. DE CRAC.

Sans doute; un gentilhomme
Doit servir, et sur tout quand dé Crac il se nomme.

FRANCHEVAL.

Toujours en cé château jé vous vis confiné.

VERDAC.

Monsieur parle d'un tems où vous n'étiez pas né.

M. DE CRAC.

Oui, j'ai servi très-jeune; et jé puis bien vous dire
Qué jé savais mé battre, avant dé savoir lire.

SAINT-BRICE.

Ah! je le crois. Piqué de son air de hauteur,
A dix ans je me bats contre mon précepteur;
Je le tue.

VERDAC.

A dix ans? Moi, jé fus moins précoce.

M. DE CRAC, *s'animant.*

La bataille, pour moi c'étoit un jour dé noce.
J'ai vu plus d'une guerre; allez, jé vous promets
Qué jé n'ai pas servi, messieurs, en tems de paix.

Avec Saxe j'ai fait les guerres d'Allemagne,
Et jé n'ai pas couché de toute une campagne,
Trois fois dans un combat jé changeai dé cheval,
Et jé sauvai la vie à notre général.
Il est reconnoissant, il faut qué j'en convienne.

SAINT-BRICE.

Votre histoire, monsieur, me rappelle la mienne;
J'ai pris seul en Turquie, une ville d'assaut.

VERDAC.

Tout seul?

SAINT-BRICE.

Oui.

M. DE CRAC, *à part.*

Ce monsieur n'est jamais en défaut.

FRANCHEVAL.

Il n'était donc, monsieur, pas un chat dans la place?

SAINT-BRICE, *à M. de Crac.*

Les guerres d'Amérique, en fûtes-vous, de grace?

M. DE CRAC.

Ah! jé brûlois d'en être : Eh mais, voyez un peu!
Moi qui traverserois un océan de feu,
Jé crains l'eau.... non de peur, mais elle m'incommode:
J'ai manqué pour céla lé beau siége dé Rhode.

SAINT-BRICE.

Hé bien, moi, j'en étois. J'aime un combat naval.

M. DE CRAC.

J'eus l'un dé mes aïeux fameux vice-amiral.
Au combat de Lépante, on comptoit bien lé prendre.
Mais il se fit sauter plutôt que de se rendre.

SAINT-BRICE.

En un cas tout pareil, je fis le même saut;
Et me voilà.

VERDAC, *à M. de Crac.*

Cé saut ressemble à son assaut.

SAINT-BRICE.

Sur la frégate anglaise, au milieu du pont même,
J'allai tomber debout, tout armé, moi cinquième.

VERDAC.

L'équipage, monsieur, dût bien être étonné.

SAINT-BRICE.

Ils se rendirent tous, et je les enchaînai.

M. DE CRAC.

Dé plus fort en plut fort. Allons nous mettre à table.

VERDAC.

Cette transition, d'honneur, est admirable.

M. DE CRAC.

Jé mé sens appétit, comme un chasseur enfin.

VERDAC.

Moi, sans avoir chassé, d'un chasseur j'ai la faim.

M. DE CRAC.

Pour moi lé déjeûner est lé répas qué j'aime.

VERDAC.

C'est mon meilleur aussi.

FRANCHEVAL.

Mais vous dînez dé même.

VERDAC.

Tout est si bon ici, même à tous les repas!

M. DE CRAC.

Jé donne peu de mets, mais ils sont délicats.

VERDAC.

Qui lé sait mieux qué moi? Votre vin de Gascogne....
Soi-disant, vaut bien mieux qué les vins dé Bourgogne.

SAINT-BRICE.

Est-ce qu'il n'en est pas? Pour moi, je l'aurois cru.

M. DE CRAC.

Eh non, mon cher monsieur, c'est du vin dé mon crû.
Vous croyez qué je raille?

SAINT-BRICE.

Eh mais....

M. DE CRAC, *à l'oreille de Saint-Brice.*

Oui, vin de Beaune.

SAINT-BRICE, *bas à M. de Crac.*

Je m'en doutois.

( *haut.* )

Chacun aime son vin, le prône.
Dans mon parc, une source a le goût du vin blanc,
Et même la couleur, mais d'un vin excellent.

FRANCHEVAL.

C'est une cave, au fond, qu'une source pareille.

VERDAC.

Jé conseille à monsieur dé la mettre en bouteille.
Qu'en dites-vous, baron?

M. DE CRAC, *très-gravement.*

Qué lé trait est fort gai.
Mais comme a dit quelqu'un, *rien de beau que le vrai.*
Voilà cé qué jé dis.

VERDAC.

Hai... la réplique est vive.

M. DE CRAC.

Mais allons déjeûner, et qui m'aime mé suive.

VERDAC.

Ah! jé vous aime.

( *aux autres.* )

Allons.

SAINT-BRICE.

Oh! j'ai déjeûné, moi.

VERDAC, *à Francheval.*

Et vous, mon cher?

FRANCHEVAL.

Jé n'ai nul appétit, ma foi.

VERDAC.

Jé mangérai pour trois. Adieu.

( *Il sort.* )

FRANCHEVAL, *retenant Saint-Brice.*

Deux mots, dé grace.

SAINT-BRICE.

Je reste.

---

## SCÈNE X.

SAINT-BRICE, FRANCHEVAL.

FRANCHEVAL, *très-vivement toujours.*

PERMETTEZ que, sans nulle préface,
J'aille d'abord au fait.

SAINT-BRICE.

Monsieur, très-volontiers.

FRANCHEVAL.

J'aime en cette maison depuis quatre ans entiers.

SAINT-BRICE.

C'est être bien constant; mais la chose est possible.

FRANCHEVAL.

Il se pourroit aussi qu'une autre fût sensible
Aux charmes de Lucile.

SAINT-BRICE.

Oui, cela se pourroit.

FRANCHEVAL.

Si c'étoit vous, monsieur?

SAINT-BRICE.

Si c'étoit mon secret?

FRANCHEVAL.

Est-ce vous?

SAINT-BRICE.

La demande est un peu familière.

FRANCHEVAL.

La suite en est... qué sais-je? encore plus cavalière.

Si vous l'aimiez, monsieur, jé lé prendrois fort mal.
Jé né suis pas d'humeur à souffrir un rival.

SAINT-BRICE.

Eh mais, vous êtes vif, monsieur.

FRANCHEVAL.

Céla peut être.
Prénez lé même ton, vous en êtes lé maître.

SAINT-BRICE.

Mais...

FRANCHEVAL.

L'aimez-vous ou non?

SAINT-BRICE.

Hé bien, si je l'aimois?

FRANCHEVAL.

Jé vous prierois alors dé quitter à jamais
La maison, lé pays.

SAINT-BRICE.

Ah! c'est une autre affaire.

FRANCHEVAL.

Jé suis, dans tous les cas, prêt à vous satisfaire.

SAINT-BRICE.

Est-ce un défi? déjà le prendre sur ce ton!
Vous offrez de vous battre, et vous êtes gascon?

FRANCHEVAL.

Lé pays n'y fait rien: quoiqu'on dise du nôtre,
Un gascon, s'il lé faut, sé bat tout comme un autre.

SAINT-BRICE.

J'aime fort la franchise, et sur tout la valeur;
Mais calmez un moment cette aimable chaleur.
Je vous ferai raison, et rien n'est plus facile.
Je vous déclare ici que j'aime fort Lucile,
Au moins autant que vous; de plus, je l'avouerai,
Je ne puis me résoudre à m'en voir séparé,
Et vous demandez trop.

FRANCHEVAL.

Jé n'en puis rien rabattre.
Laissez-moi lé champ libre, ou bien allons nous battre.

SAINT-BRICE.

Nous nous battrons, sans doute, et je vous l'ai promis.
Mais souffrez qu'à demain le combat soit remis.

FRANCHEVAL.

Jé né suis pas du tout en humeur dé remettre.

SAINT-BRICE.

Il le faudra pourtant, si vous voulez permettre.

FRANCHEVAL.

Vous voulez m'échapper.

SAINT-BRICE.

Non, je ne fuirai pas.
Demain, vous dis-je?

FRANCHEVAL.

Mais...

SAINT-BRICE, *bas.*

Eh! parlez donc plus bas;
Et feignons d'être amis, car j'apperçois Lucile.

---

## SCENE XI.

LES MÊMES, Mademoiselle DE CRAC.

Mademoiselle DE CRAC.

EN vain vous affectez dé prendre un air tranquille,
Messieurs; jé lé vois trop, vous avez querellé.
Mon abord a fait trève à quelque démêlé.

SAINT-BRICE.

Nous querellions, d'accord, sur une bagatelle.

Mademoiselle DE CRAC.

Votre sang-froid mé cause une frayeur mortelle.
Ah! né mé trompez pas.

(*à Francheval.*)

Jé gage qué c'est vous
Qui fatiguez monsieur, par vos transports jaloux.

FRANCHEVAL.

Eh! quand céla seroit, ma crainte est-elle vaine?
Vous verrez qué céci n'en valoit pas la peine!

Mademoiselle DE CRAC.

Non, monsieur, et tout haut j'ose vous défier...
Mais jé suis bonne ici dé mé justifier.
Quoi dé mes actions né suis-je pas maîtresse?
Et quand pour moi, monsieur, auroit dé la tendresse.
Qué vous importe à vous?

FRANCHEVAL.

Ce qu'il m'importe?

Mademoiselle DE CRAC.

Et quoi!
Né sauroit-on m'aimer sans être aimé dé moi?

FRANCHEVAL.

Eh! non, jé lé sais bien, j'éprouve le contraire.

Mademoiselle DE CRAC.

Vous m'offensez, monsieur, par cé mot téméraire.

FRANCHEVAL.

C'est mon peu dé mérite, hélas! qui mé fait peur.

Mademoiselle DE CRAC.

Qui craint qu'on né lé trompe, est lui-même un trompeur.

FRANCHEVAL.

Toujours une ame tendre est tant soit peu jalouse;
Et pour moi jé craindrai jusqu'à cé qué j'épouse

Mademoiselle DE CRAC.

Suis-je forcée, enfin, moi, de vous épouser?
Et n'ai-je pas encor lé droit dé réfuser?

FRANCHEVAL.

Jé lé sais trop.

Mademoiselle DE CRAC.

J'admire aussi ma confiance;
Oui, monsieur, à l'instant, sortez dé ma présence.

FRANCHEVAL.

Soit.

Mademoiselle DE CRAC.

Ne revenez pas sans ma permission.

FRANCHEVAL.

Non, certes.

Mademoiselle DE CRAC.

Et sur-tout dé la discrétion
Avec monsieur; jamais né lui cherchez querelle.

FRANCHEVAL.

Vous mé poussez à bout aussi, mademoiselle.
Jamais on a tant vu de partialité,
Et votre affection est toute d'un côté.

Mademoiselle DE CRAC, *vivement.*

Eh! oui, sans doute, ingrat: mais sortez, jé l'exige.

FRANCHEVAL.

Quoi, vous né voulez pas qué jé...?

Mademoiselle DE CRAC.

Sortez, vous dis-je.

FRANCHEVAL.

A la bonne heure; mais....

Mademoiselle DE CRAC.

Que veut dire ce *mais?*

FRANCHEVAL.

On veut que jé m'en aille : hé bien....

Mademoiselle DE CRAC.

Quoi?

FRANCHEVAL.

Je m'en vais.

(*bas à Saint-Brice.*)
Au revoir.

SAINT-BRICE.

A demain. (*Francheval sort.*)
(*à part.*)
Si je n'étais le frère,
Le joli rôle ici que l'on me verrait faire!

## SCÈNE XII.

Mademoiselle DE CRAC, SAINT-BRICE.

SAINT-BRICE.

IL est au désespoir.

Mademoiselle DE CRAC.

Plaignez-le, en vérité!

SAINT-BRICE.

Il me semble pourtant que vous l'avez traité....
Bien mal.

Mademoiselle DE CRAC.

Et lui, comment me traite-il moi-même?
Mé soupçonner d'abord, quand il sait qué jé l'aime?
Mérite-t-il qu'on ait pour lui dé l'amitié?

SAINT-BRICE.

Il faut, pour un amant, avoir de la pitié.

Mademoiselle DE CRAC.

Dans lé fond de mon ame aussi jé lui pardonne,
Jé vous assure.

SAINT-BRICE.

Oh! oui, car vous êtes si bonne!

Mademoiselle DE CRAC.

Pardonnez-lui de même.

SAINT-BRICE.

Ah! je vous le promets.

Mademoiselle DE CRAC.

Et ne soyez plus seul avec moi.

SAINT-BRICE.

Non, jamais.

Mademoiselle DE CRAC.

Vous allez mé trouver malhonnête sans doute.
Mais dès demain, monsieur, poursuivez votre route :

La querelle pourroit tôt ou tard éclater.

SAINT-BRICE.

J'en suis fâché. Mais quoi, je ne puis vous quitter.

Mademoiselle DE CRAC.

Vous avez tort. Pour moi, jé n'ai plus rien à dire,
Permettez que du moins, monsieur, jé mé retire.

## SCÈNE XIII.

SAINT-BRICE, *seul.*

D'UN amour si naïf un tiers seroit jaloux;
Mais il n'est point pour moi de spectacle plus doux.
Il faut absolument faire ce mariage.
Le papa vient : jouons un autre personnage.
En vain, nouveau Prothée, il voudra m'échapper;
Le plus trompeur souvent est facile à tromper.

## SCÈNE XIV.

SAINT-BRICE, M. DE CRAC.

M. DE CRAC, *avec un autre habit.*

AMI, qué jé vous conte une chanson à boire,
Qué j'ai faite impromptu, comme vous pouvez croire.
Verdac qui l'entendoit, en rioit comme un fou.

( *Il chante.* )

J'aime beaucoup les femmes blanches,
Mais j'aime encoré mieux lé vin blanc;
Jé n'ai point vu dé femmes franches
Et j'ai bu souvent du vin franc.
Lé sexe ne m'est rien quand jé flûte;
Et dans cela comme dans tout,
Chacun a son goût;
Point dé dispute,
Chacun a son goût.

SAINT-BRICE.

La chanson est jolie. Eh mais, je ne sais où,

Mais quelque part ailleurs je l'ai vue imprimée.

M. DE CRAC.

Il sé peut dé mes vers, oui, la France est semée.

SAINT-BRICE.

Elle a paru, je crois, sous le nom de Collé.

M. DE CRAC.

Ah! cé n'est pas lé seul couplet qu'il m'ait volé.
Dé mon absence il a profité le compère.
Jé l'aimois fort au reste; il m'appeloit son père,
Mais depuis qu'en ces lieux jé mé vois confiné.
Lé Parnasse, mon cher, est bien abandonné.
Qué vous dirai-je, enfin? les muses exilées,
Dans quelque coin obscur, plaintives, désolées....
Jé né puis y penser, sans répandre des pleurs.

---

## SCÈNE XV.

M. DECRAC, SAINT-BRICE, VERDAC.

VERDAC, *un peu échauffé du repas.*

JÉ viens, mon cher baron, partager vos douleurs.

M. DE CRAC.

Mais où donc étiez vous?

VERDAC.

Qui? moi? j'étois à tab!
Sandis! j'avois encore un appétit dé diable.
Jé né sais... Vous mangez si vîte qué jamais,
D'honneur! jé n'ai lé tems dé goûter chaque mêts,
Et tous assurément méritent qu'on les goûte.
Il faut faire à loisir cé qué l'on fait..

SAINT-BRICE.

Sans doute.
Mieux vaut ne pas manger que manger à demi.

VERDAC.

Au revoir.

M. DE CRAC

Quoi si-tôt vous partez, mon ami?

VERDAC.

Jé lé fais à regret : pardon si jé vous quitte :
D'une visite ou deux, il faut qué jé m'acquitte.
Chacun dé son affaire il sé faut occuper.
Né vous dérangez-pas : jé reviendrai souper.
*( Il sort. )*

## SCÈNE XVI.

### M. DE CRAC, SAINT-BRICE.

SAINT-BRICE.

Vous avez pour voisins des gens pleins de mérite.

M. DE CRAC.

La peste, jé lé crois : du pays c'est l'élite.
Gentilshommes dieu sait ! tout deux sont mes vassaux.
Vous voyez qué pourtant jé les traite en égaux.
Mais quoi ! pour m'amuser, j'aime bien mieux descendre.
Et jé n'ai point l'orgueil dé cé jeune Alesandre,
Qui pour rivaux, dit-on, né vouloit que des rois,
Comme de vrai amis, nous vivons tous les trois.

SAINT-BRICE.

Le plus jeune des deux me paroît fort aimable.

M. DE CRAC.

Verdac est d'une humeur encore plus agréable.
Il vous écoute, au moins.

SAINT-BRICE.

Et sur-tout, il vous croit.

M. DE CRAC.

Au lieu que Francheval est souvent distrait, froid.

SAINT-BRICE.

Il paroît empressé près de mademoiselle.

M. DE CRAC.

C'est bien gratuitement qu'il soupire pour elle.

Ma

Ma fille né veut pas du tout sé marier.

SAINT-BRICE.

Est-il posible?

M. DE CRAC.

Eh! oui, rien n'est plus singulier
Lucile a refusé vingt parties d'importance.
*à l'oreille.*
Lé fils du gouverneur. Là-dessus jé la tance,
Jé né puis d'avantage, et l'honneur mé défend
Dé faire violence au cœur dé mon enfant.

SAINT-BRICE.

Elle est d'ailleurs charmante.

M. DE CRAC.

Il faut qué jé l'avoue,
Jé né puis la louer, mais j'aime qu'on la loue.

SAINT-BRICE.

C'est qu'elle a tout, monsieur, elle est belle d'abord;
Elle a les plus beaux yeux!

M. DE CRAC.

Oui, j'en tombe d'accord.
Verdac, pétit flatteur, dit qu'elle mé ressemble.

SAINT-BRICE.

Il a raison : Elle a de vos traits.

M. DE CRAC.

Oui, l'ensemble.
Sa mère étoit aussi d'une rare beauté.
Vous jugez si ma femme étoit dé qualité!
Ses aïeux remontoient aux comtes de Bigorre.
Dans cet essaim d'amans qu'elle avoit fait éclore,
Les Gaston, les De Foix, sur-tout les d'Armagnac.
(*Il s'attendrit.*)
Clotilde démêla lé chévalier dé Crac.
Mais tous, l'un après l'autre, il mé fallut les battre;
Et conquérir mon bien, comme fit Henri quatre.
Si j'avois un trésor, il m'avoit bien coûté.

SAINT-BRICE.

Celui-là ne pouvoit trop cher être acheté,
Si de la mère, au moins, je juge par la fille.
Lucile est, je le vois, toute votre famille?

M. DE CRAC.

Eh non, vraiment, monsieur, j'ai dé plus lé bonheur
D'avoir un fils; un fils qui mé fait grand honneur.

SAINT-BRICE.

Bon! il est donc absent?

M. DE CRAC.

Il sert contre le Russe;
Mais il sert tout dé bon. Ah! lé feu roi dé Prusse
Savoit l'apprécier; et lé grand Frédéric,
En fait d'opinion, valoit tout un public.
Il admiroit mon fils, j'en ai plus d'une marque;
Et j'ai, sans vanité, reçu de cè monarque
Des lettres... qué jamais personne né verra.
Il m'écrivoit un jour : « Votre cher fils sera
» Lé plus grand général qu'ai jamais eu l'Europe; »
Jé pense que l'on peut croire à cet horoscope.

SAINT-BRICE.

Oui, sans doute.

M. DE CRAC.

Il commence à sé vérifier.
A mon fils dépuis peu, l'on vient dé confier
Un beau, mais en revanche, un très-périlleux poste.

SAINT-BRICE.

Ah! (*à part.*)
Le papa ment bien: il faut que je riposte.
(*haut.*)
On le nomme?

M. DE CRAC.

Son nom de famille est dé Crac:
Mais dans toute l'Europe on lé nomme d'Irlac.

SAINT-BRICE.

Ah! c'est mon ami.

M. DE CRAC.

Quoi ?

SAINT-BRICE.

Ma surprise est extrême.
D'Irlac, votre fils?

M. DE CRAC.

Oui.

SAINT-BRICE.

C'est un autre moi-même
J'en faisois très-grand cas. Jeune encore, il servoit
Dans mes gardes.

M. DE CRAC.

Dans vos....?

SAINT-BRICE, *feignant de se reprendre.*

Par-tout il me suivoit.

M. DE CRAC, *remarque cela.*

Il se pourroit?

SAINT-BRICE.

Hélas! pauvre d'Irlac! sans doute
Vous savez... pour servir voilà ce qu'il en coûte!

M. DE CRAC.

Quoi?

SAINT-BRICE.

Vous l'ignorez?

M. DE CRAC.

Oui.

SAINT-BRICE, *en très-grand secret.*

Contre son colonel
Il vient dernièrement de se battre en duel.

M. DE CRAC.

Jé réconnois les Crac à cé coup téméraire.
A-t-il été blessé?

SAINT-BRICE.

Non, monsieur, au contraire

Le colonel est mort.

M. DE CRAC.

Hélas! j'en suis fâché.

Et mon fils?

SAINT-BRICE.

Aussi-tôt votre fils s'est caché.

M. DE CRAC.

Quoi? mon fils sé cacher! Pour mon nom quelle tache!
C'est la première fois, sandis! qu'un Crac se cache.

SAINT-BRICE.

On le découvre.

M. DE CRAC.

O ciel.

SAINT-BRICE.

On lui fait son procès.

Vous savez la rigueur des loix.

M. DE CRAC.

Oui-jé lé sais.

SAINT-BRICE.

On le condamne....

M. DE CRAC.

A quoi?

SAINT-BRICE.

Mais.... à perdre la tête.

M. DE CRAC.

Ah! malheureux enfant!

SAINT-BRICE.

Le supplice s'apprête.

Il charme heureusement la fille du géolier.

M. DE CRAC.

Hai, lé gaillard doit être un joli cavalier.
Hé bien?

SAINT-BRICE.

Elle et d'Irlac prennent tous deux la fuite.

M. DE CRAC.

Ah! je respire.

SAINT-BRICE.

Oui; mais on court à leur poursuite.
Ils étoient à cheval comme les fils Hémon.

M. DE CRAC.

O ciel! on les poursuit! Et les attrappe-t-on?

SAINT-BRICE.

La fille étoit en croupe, et sans peine on l'attrappe:
D'Irlac croit la tenir encore, et seul s'échappe.

M. DE CRAC.

Lé jeune homme est subtil.

SAINT-BRICE.

C'est un autre Annibal.

M. DE CRAC.

Il sé sauve?

SAINT-BRICE.

En courant il tombe de cheval,
Et se casse la jambe.

M. DE CRAC.

Ah! je meurs: et laquelle?

SAINT-BRICE.

La gauche.

M. DE CRAC.

Sur mes deux, moi-même jé chancelle.

SAINT-BRICE.

Vous n'avez donc pas eu de nouvelles de lui;
Autrement vous sauriez....

M. DE CRAC.

J'en attends aujourd'hui.
(*Il appelle.*)
Thomas! Thomas! fut-il accident plus funeste?

SAINT-BRICE.

Heureusement d'Irlac se porte bien du reste.

## SCÈNE XVII.

LES MÊMES, THOMAS.

M. DE CRAC, *à Thomas.*

Mes lettres?

THOMAS.

Eh! monsieur, vous demandez toujours
Vos lettres; je n'en vois pas une en quinze jours.

M. DE CRAC.

Mais jé né conçois pas cé contre-tems bizarre.
Il faut assurément qué lé courier s'égare.

THOMAS.

Il s'égare souvent.

M. DE CRAC, *bas à Thomas.*

Veux-tu té contenir.
Babillard?

THOMAS.

Non, ma foi, je n'y peux plus tenir;
Et c'est par trop aussi charger ma conscience.
Donnez-moi mon congé; car je perds patience.

M. DE CRAC.

Comment?

THOMAS.

Eh oui, morbleu, prenez quelque garçon
Qui soit de ce pays. Je ne suis point gascon.
Grace au ciel, monsieur, ma province est la Beauce.
Là, jamais on ne dit une nouvelle fausse;
Et jamais *oui* pour *non.*

M. DE CRAC.

Hé bien, retournes-y.
Jé té dois?

THOMAS.

Dix écus.

M. DE CRAC, *mettant la main à sa poche.*

Tiens, drôle, les voici.

THOMAS.

Je ne suis point un drôle, et je suis honnête homme.

M. DE CRAC.

Voyez un peu! sur moi jé n'ai pas cette somme.
Je pourrois dé cé pas l'aller chercher là-haut.
Mais jé veux me défaire à l'instant du maraud.
(*à Saint-Brice.*)
Prêtez moi dix écus.

SAINT-BRICE.

S'il faut que je le dise,
Ma bourse est demeurée au fond de ma valise.
Jé n'ai que dix-huit francs, monsieur.

M. DE CRAC.

Donnez-les moi;
J'ai le reste. (*Il reçoit les dix-huit francs.*)
(*à Thomas en le payant.*)
Tiens, pars.

THOMAS.

Et de bon cœur, ma foi.

M. DE CRAC, *d'un ton tragique.*

Garde qu'ici démain lé jour né té surprenne.

THOMAS.

N'ayez pas peur. Voici les clés de la garenne.
Du jardin, de la cave, et même du grenier.
Le garde, le laquais, sur-tout le jardinier,
Sont bien vos serviteurs, et sans cérémonie,
Monsieur, vont s'en aller tous trois de compagnie.

---

## SCENE XVIII.

M. DE CRAC, SAINT-BRICE.

M. DE CRAC, *courant après Thomas.*
(*Saint-Brice le retient.*)

INSOLENT! pour jamais fuyez dé mon aspect.
Jé crois qué lé coquin m'a manqué dé respect.

SAINT-BRICE.

Je le trouve, en effet, fort brusque en ses manières.

M. DE CRAC.

Une fatalité, mais des plus singulières,
Fait qué dé dix laquais, il né m'en reste aucun;
Mécontent dé mes gens, et n'en retenant qu'un,
L'un dé ces jours passés, j'en mis neuf à la porte.

SAINT-BRICE.

Quoi, neuf?

M. DE CRAC.

J'eus pour lé faire une raison très-forte.
Enfin à cet éclat, jé m'étois décidé.
Thomas étoit fidèle, et jé l'avois gardé.
Céci me contrarie un peu plus qu'on né pense.

SAINT-BRICE.

Je sens cela.

M. DE CRAC.

Ma terre est d'un détail immense.

SAINT-BRICE.

Elle paroît superbe.

M. DE CRAC.

Ah, vraiment jé lé crois!
Deux mille arpens de terre, et lé double dé bois.

SAINT-BRICE.

Cette terre, sans doute, est une baronnie?

M. DE CRAC.

D'où relève, entre nous, mainte châtellenie.
J'ai bien les plus beaux droits! — Un autre assurément.
S'en targueroit, mais moi, j'en use rarement :

SAINT-BRICE.

Je le crois.

M. DE CRAC.

Mais mon cher, s'il faut qué jé lé dise.
Lé plus beau dé mes droits est d'avoir pour dévise.
Ces trois mots seuls : JE VINS, JE VIS et JE VAINQUIS.

SAINT-BRICE.

Ce titre est précieux

M. DE CRAC.

Et sur-tout bien acquis.
Voici lé fait : peut-être il n'est pas dans l'histoire;
Mais il est sûr. PAUL CRAC, surnommé BARBE-NOIRE,

(*il montre son portrait.*)

Dans lé château soutint un siége dé deux mois
Contre Jules-César.... c'est tout dire, jé crois.

SAINT-BRICE.

Bon!

M. DE CRAC.

Il ne se rendit encor qué par famine.
César en fit grand cas, comme on sé l'imagine,
Et lui permit dès-lors dé mettre ces trois mots.
Il prit dans cé château quelques jours dé repos.
On voit encore pendue au plafond son épée,
L'épée avec laquelle il a tué Pompée.

SAINT-BRICE.

Pompée? il n'est pas mort de la main de César.

M. DE CRAC.

Vous croyez, jé pourrois mé tromper par hasard :
Jé soumets, en tout cas, mes lumières aux vôtres.
S'il né tua Pompée? il en tua bien d'autres.
Vous occupez sa chambre.

SAINT-BRICE.

Ah?

M. DE CRAC.

L'on n'est pas fâché
Dé sé dire : « Jé couche ou César a couché. »
Monsieur sourit; peut-être il croit qué jé mé moque.

SAINT-BRICE.

Non. Mais ceci va faire une seconde époque.

(*Il feint de se reprendre.*)

(*à mi-voix.*)
Qu'ai-je dit ?

M. DE CRAC.

Plaît-il ?

SAINT-BRICE.

(*à mi-voix.*)
Rien. Que je suis indiscret !

M. DE CRAC.

Vous voulez, jé lé vois, mé cacher un secret.

SAINT-BRICE.

Non.

M. DE CRAC.

Tout-à-l'heure encore, vous avez par mégarde,
Et cé mot m'a frappé, parlé de votre garde.

SAINT-BRICE.

Moi! j'ai dit ?

M. DE CRAC.

Oui, voyez! vous en êtes fâché!
Mais il n'est pas moins vrai qué lé mot est lâché.
Et puis d'ailleurs, ténez, j'ai la vue assez fine.
J'entrevois.... Oui, votre air et votre haute mine.
Tout m'annonce....

SAINT-BRICE.

Monsieur, ne me devinez pas.

M. DE CRAC.

Vous avez peur. Hé donc, jé vous dirai tout bas,
Qu'en vain vous déguisez lé sang qui vous fit naître,
Et qué depuis long-tems j'ai su vous reconnoître.

SAINT-BRICE.

Moi ?

M. DÉ CRAC.

Vous même.

SAINT-BRICE.

Hé bien.... non.

M. DE CRAC.

Achevez.

SAINT-BRICE.

Je ne puis.

Je ne saurois vous dire encore qui je suis,
L'honneur, pour quelque tems, me condamne au silence;
Pardon, avec regret, je me fais violence,
Vous serez bien surpris, tantôt, en vérité.
Je vais prendre un peu l'air.

*(Il sort.)*

## SCÈNE XIX.

M. DE CRAC, *seul.*

JÉ m'en étois douté.
Oui, jé vais parier qué c'est quelque grand prince.
Qui court *incognitò* dé province en province.
Dé ma fille en sécret jé lé crois amoureux.
S'il pouvoit l'épouser qué jé serois heureux!
J'ai toujours éludé les amans dé Lucile.
Marier une fille est chose difficile;
Car dé mé dénuer, jé né suis pas si sot.
L'inconnu, s'il est prince, épouseroit sans dot.
Il faut qu'à cet hymen un peu jé la prépare.
Car j'aime ma Lucile, et né suis point barbare.
Jack!... Elle aime jé crois, monsieur Francheval,
Mais il né tiendra pas contre un pareil rival.
Jack!...

## SCÈNE XX.

M. DE CRAC, JACK.

JACK.

MONSIEUR lé baron!

M. DE CRAC.

Eh! venez donc, du zèle.

JACK.

Mais jé suis acccouru.

M. DE CRAC.

Dis à mademoiselle
Dé venir à l'instant.

JACK.

Mais.... monsieur le baron....

M. DE CRAC.

Hé bien, quest-ce ?

JACK.

C'est qué.... C'est qué....

M. DE CRAC, *imitant.*

C'est qué....

JACK.

Pardon,
Mademoiselle est bien occupée.

M. DE CRAC.

A quoi faire ?

JACK.

Mais....

M. DE CRAC.

Voyons, qué fait-elle ?

JACK.

Elle est fort en colère.
Elle gronde beaucoup.

M. DE CRAC.

Qui ?

JACK.

Monsieur Francheval.

M. DE CRAC.

Il séroit ?

JACK.

A ses pieds, prêt à sé trouver mal.
Il démande pardon.

M. DE CRAC.
Comment....

JACK.
Mademoiselle
Lui disoit qu'il n'avoit nulle estime pour elle;
Et monsieur Francheval disoit qu'il l'adoroit,
Qu'il l'aimeroit toujours. Dame c'est qu'il pleuroit!
Il mé faisoit pitié vraiment!...

M. DE CRAC.
Hé bien, ensuite?

JACK.
Vous m'avez appelé, jé suis venu bien vite.

M. DE CRAC.
Retourne vite; va Jack.

JACK.
Où faut-il aller?

M. DE CRAC.
Va dire à Francheval qué jé veux lui parler.

JACK.
J'y cours.

M. DE CRAC.
Ah! je m'en vais lé traiter Dieu sait comme!
Non, j'aime mieux parler à la fille qu'à l'homme.
Francheval est bouillant, et l'on connoît les Crac.
Fais-moi venir ma fille.

JACK.
Eh! mais....

M. DE CRAC.
Allez donc, Jack.

JACK.
Mais, monsieur Francheval....

M. DE CRAC.
Hé bien?

JACK.

Il vient lui-même.

M. DE CRAC.

Quoi?... jé suis étonné dé cette audace extrême.

JACK.

Qu'avez-vous donc, monsieur lé baron? vous semblez....
Jé né sais.... on diroit vraiment qué vous tremblez.

M. DE CRAC.

Non, c'est qué jé frémis. Lé pauvre enfant! jé tremble!
Mais lé voici. Va, Jack, et laisse nous ensemble.

(*Jack sort.*)

---

## SCÈNE XXI.

### M. DE CRAC, FRANCHEVAL.

M. DE CRAC, *à part.*

Jé lé croyois bien loin, et jé l'eusse aimé mieux.

(*haut.*)

Quoi, monsieur, vous osez vous montrer à mes yeux,
Après cé qué jé sais?

FRANCHEVAL.

Eh! oui, monsieur, jé l'ose.
J'ose plus, et jé viens pour vous dire une chose.
J'adore votre fille.

M. DE CRAC.

Et vous lé répétez?

FRANCHEVAL.

Sans doute et pourquoi pas?

M. DE CRAC.

Ainsi, vous m'insultez!
C'est peu qué l'on vous trouve au génoux dé Lucile....
Mais vous mé prenez donc pour un père imbécile!

FRANCHEVAL.

Moi, monsieur, point du tout.

M. DE CRAC.

Vous mé manquez, monsieur.

FRANCHEVAL.

En quoi? mais au surplus, jé suis homme d'honneur.
Vous mé voyez ici prêt à vous satisfaire,
Si j'ai pu vous manquer.

M. DE CRAC.

Oh! c'est une autre affaire.
Dé quel droit, jé vous prie, osez-vous en ce jour,
Parler seul à ma fille et lui parler d'amour?

FRANCHEVAL.

Eh! mais vous lé savez. C'est parce qué jé l'aime,
Qué j'aspire à sa main, qué vous m'avez vous-même,
Permis de l'espérer.

M. DE CRAC.

J'ai changé dé dessein.
Dé ma fille, à présent, n'attendez plus la main.
Quelqu'un.... qui vous vaut bien, va devenir mon gendre.
Ainsi....

FRANCHEVAL.

Croirai-je bien cé qué jé viens d'entendre?
Un autre?... pourriez-vous à cé point mé jouer?

M. DE CRAC.

La demande est plaisante, il lé faut avouer.
Ma fille est à moi.

FRANCHEVAL.

Non. S'il faut qué jé lé dise,
Elle n'est plus à vous. Vous mé l'avez promise.
Vous mé la retirez; c'est une trahison :
Et vous me permettrez d'en demander raison.

M. DE CRAC.

A moi?

FRANCHEVAL.

Vous n'êtes plus à présent, mon beau-père,
Et voudrez bien vous battre avec moi, jé l'espère,

Vous hésitez?

M. de Crac.

J'hésite, et suis dé bonne-foi.

Francheval.

Auriez-vous peur?

M. de Crac.

Jé crains, mais cé n'est pas pour moi.
Oui, Francheval, jé plains votre jeunesse extrême,
Et j'ai quelque regret.... Dans lé fond jé vous aime.

Francheval.

Jé vous suis obligé.

M. de Crac, *à part.*

Bon. Saint-Brice paroît.

(*haut.*)

Oui, oui, nous nous battrons, à l'instant, s'il vous plaît.

(*plus haut.*)

Jack, descends mon épée.

## SCÈNE XXII.

LES MÊMES, SAINT-BRICE.

Saint-Brice.

Eh! qu'en voulez-vous faire,
Mon cher hôte?

M. de Crac.

Mé battre avec cé téméraire,
Qu'aux génoux dé ma fille, un valet a trouvé!

Saint-Brice.

Monsieur, votre courage est assez éprouvé.
Vous allez vous commettre avec un tel jeune homme?

(*à Francheval.*)

Et vous, cher Francheval, que par-tout on renomme,

(*bas.*)

(*bas.*)
Quoi c'est contre un vieillard qu'ici vous vous armez ?
(*haut.*)
Contre le père, enfin, de ce que vous aimez ?
(*déclamant.*)
Songez que l'offenseur est père de Chimène.

FRANCHEVAL.
Ah ! cé mot a suffi pour éteindre ma haîne.
(*à M. de Crac.*)
Pardonnez-moi, monsieur, cet aveugle transport.

M. DE CRAC.
Dé tout mon cœur : moi-même, après tout, j'avois tort ;
Cé combat inégal pouvoit mé compromettre.

SAINT-BRICE.
Je me battrai pour vous, si vous voulez permettre.
Aussi bien à monsieur j'ai promis ce plaisir.

M. DE CRAC.
Quel champion plus brave aurois-je pu choisir.

FRANCHEVAL.
Il faut bien, en effet, qué Lucile vous coûte.
Quelque combat au moins, car vous êtes sans doute
Cé rival préféré.

SAINT-BRICE.
Peut-être bien. Mes droits
Sur son cœur, valent bien les vôtres, je le crois.

FRANCHEVAL.
C'est cé qué l'on va voir.

SAINT-BRICE.
Avant que de nous battre,
Messieurs, il est un point qu'il est bon de débattre.
Lucile apparemment est le prix du vainqueur ?

M. DE CRAC, *bas à Saint-Brice.*
Mon prince, si c'est vous, j'y consens de bon cœur.

SAINT-BRICE.

Si c'est monsieur, de même; et l'équité l'exige.

M. DE CRAC.

Jè n'y puis consentir.

SAINT-BRICE.

Consentez-y, vous dis-je.
Pour moi je ne me bats qu'à ces conditions.

FRANCHEVAL, *bas à Saint-Brice.*

Il eût toujours fallu qué nous nous battissions.

SAINT-BRICE.

Sans doute.
( *à M. de Crac.* )
S'il me tue, il doit avoir la pomme.
( *bas à M. de Crac.* )
Je suis, en me battant, sûr de tuer mon homme.

M. DE CRAC, *à Saint-Brice.*

Lé gaillard sé bat bien; puis l'amour rend adroit.

SAINT-BRICE, *bas à M. de Crac.*

Il se bat bien? Tant mieux: moi je suis calme et froid.

FRANCHEVAL.

Soyez impartial, comme doit être un juge.

M. DE CRAC, *à part.*

Après tout, jé saurai trouver un subterfuge.
( *haut.* )
Hé bien donc, jé consens qué Lucile aujourd'hui,
Épouse lé vainqueur, qué cé soit vous où lui.
J'en serai lé témoin.

SAINT-BRICE.

Vous serez juge d'armes.

M. DE CRAC.

Bon. D'un combat pour moi la vue a mille charmes.

FRANCHEVAL.

Oui, comme quand on voit un naufrage du port.

SAINT-BRICE.

Mais je suis désarmé. Voulez-vous bien d'abord
Dans mon appartement aller chercher l'épée
Avec laquelle un jour César tua Pompée?

M. DE CRAC.

Oui, j'aurai grand plaisir à vous la confier.

*( Il sort. )*

---

## SCÈNE XXIII.

### SAINT-BRICE, FRANCHEVAL.

SAINT-BRICE.

ÇA, mon cher, il est tems de me justifier.
Je vous semble un rival, et suis tout le contraire.
De Lucile je suis, non l'amant, mais le frère.

FRANCHEVAL.

Est-il possible, ô ciel!

SAINT-BRICE.

D'honneur! rien n'est plus vrai.
Vous voyez qu'entre nous le combat sera gai.
Mais les momens sont chers, reconnoissons la carte.
Poussez toujours en tierce, et moi toujours en quarte.

*( Il lève l'épée de Francheval en l'air. )*

Et d'après ce signal, je serai désarmé.
D'être battu par vous, vous me verrez charmé.
Mais ne me tuez pas, car ce seroit dommage
Que je ne visse point votre heureux mariage.

FRANCHEVAL.

Plutôt mourir cent fois. Jé vois, aimable ami.
Qué vous né savez point obliger à demi.

SAINT-BRICE, *voyant M. de Crac.*

Chut.

## SCENE XXIV.

LES MÊMES, M. DE CRAC.

M. DE CRAC.

LA voici : peut-être est-elle un peu rouillée.

SAINT-BRICE.

Bientôt d'un sang plus frais, vous la verrez mouillée.
Allons, monsieur, en garde.

FRANCHEVAL.

Oui, monsieur, m'y voilà.

*( Ils se battent. )*

M. DE CRAC.

Ma fille! ô ciel!

FRANCHEVAL, *tout en se battant.*

Monsieur, dé grace, écartez-là.

## SCÈNE XXV.

LES MÊMES, Mademoiselle DE CRAC.

Mademoiselle DE CRAC.

CIEL, qué vois-je, mon père?

M. DE CRAC

Éloignez-vous Lucile;
Sortez.

Mademoiselle DE CRAC.

Ah! cé n'est pas lé cas d'être docile.

*( Elle court aux combattans. )*

Cruels, séparez-vous, ou tuez moi tous deux.

M. DE CRAC.

Insensée, allez-vous vous mettre au milieu d'eux?

Mademoiselle DE CRAC.

Je me meurs.

*( Elle s'évanouit. )*

FRANCHEVAL.

Quel objet pour ma vive tendresse!

( *Saint-Brice se laisse désarmer.* )

Cher Crac, pensez monsieur: jé vole à ma maîtresse.

M. DE CRAC, *à Saint-Brice.*

Vous vous vantiez si fort; et vous voilà battu!

SAINT-BRICE.

C'est la première fois.

Mademoiselle DE CRAC, *revenant à elle.*

Cher Francheval, vis-tu?

FRANCHEVAL.

Oui, jé vis pour t'aimer, pour t'adorer.. qué sais-je?
Pour être ton époux.

M. DE CRAC, *à part.*

Comment éluderai-je?

SAINT-BRICE.

C'est un point arrêté!

Mademoiselle DE CRAC.

Mon père est-il bien vrai?

M. DE CRAC.

Ma fille j'en conviens.

( *à part.* )

Bon jé trouve un délai.

( *haut.* )

Il survient un obstacle.

FRANCHEVAL.

Et léquel, jé vous prie?

M. DE CRAC.

Mon fils; il né veut pas qué sa sœur sé marie.

Mademoiselle DE CRAC.

Quoi?

M. DE CRAC.

Dé lui, jé reçois une lettre à l'instant.
Il mé mande, en effet, son fâcheux accident.

Mais sa jambe va bien; il a bonne espérance;
Et nous lé reverrons lé mois prochain en France.
Sa dernière victoire a tout calmé là-bas.

SAINT-BRICE.

Ah!...

M. DE CRAC. (*Il feint de lire, mais se tient à l'écart.*)

« Sur-tout, cher papa ( m'écrit-il ) n'allez pas
» Vous hâter d'établir ma sœur dans la province;
» Jé l'ai presque promise au fils d'un très-grand prince. »
On sent qu'un tel hymen et sur-tout qu'un tel fils
Mérite quelqu'égard.

SAINT-BRICE.

C'est aussi mon avis.
Expliquons-nous pourtant ici, je vous conjure.
De renchérir sur vous j'avois fait la gageure,
Et j'espérois gagner. Ce nouvel incident
M'étonne, mais j'espère en sortir cependant.
Monsieur d'Iriac enfin ( et c'est mon coup de maître. )
Vous le faites écrire, et je le fais paroître.

M. DE CRAC.

Que voulez-vous dire?

SAINT-BRICE.

Oui, ce fils, ce frère.

M. DE CRAC.

Hé quoi?

SAINT-BRICE, *un peu gasconant.*

Vous né dévinez pas, cher papa, qué c'est moi!

Mademoiselle DE CRAC.

Ciel! mon frère!

M. DE CRAC.

Mon fils? il s'est cassé la jambe,
Dis-tu?

SAINT-BRICE, *gasconnant dans le premier vers.*

Jé lé croyois, il rédévient ingambe.

Quoi, vous n'avez pas eu quelques pressentimens?
Comment! depuis au moins dix heures que je mens,
(*gasconnant encore.*)
Vous n'avez pas connu votre sang, mon cher père?

M. DE CRAC.

Lé coquin! qu'il a bien tout l'esprit dé sa mère;

SAINT-BRICE.

Sans doute vous tiendrez la promesse?

M. DE CRAC.

Oui, mon fils.

SAINT-BRICE.

Et la petite sœur? elle est de notre avis!

Mademoiselle DE CRAC.

Ou vous êtes du mien.

M. DE CRAC.

Jé né mé sens pas d'aise.
Mais vous êtes pourtant, mon fils, né vous déplaise,
Le plus hardi hâbleur!

SAINT-BRICE.

Pardon, cent fois pardon.
Mais quoi, le carnaval, et même, que sait-on?
Votre exemple, peut-être, enfin la circonstance,
Tout cela sollicite un peu votre indulgence.

M. DE CRAC.

J'ai bien lé tems ici dé mé fâcher vraiment!
Jé suis tout au plaisir d'embrasser mon enfant.

## SCÈNE XXVI.

LES MÊMES, VERDAC.

M. DE CRAC, *à Verdac.*

VOILA mon fils.

VERDAC.

*( à part. )*

O ciel! surcroit dé bonne chère!

*( haut. )*

Est-il vrai? Qué pour moi cette nouvelle est chère!
C'es-là monsieur d'Irlac!

SAINT-BRICE.

Oui, monsieur, enchanté
De....

VERDAC.

Qué jé vous embrasse, enfant si regretté!
Lé ciel enfin permet qu'ici l'on vous revoie!

M. DE CRAC.

Par vos ravissemens jugez donc dé ma joie.

VERDAC.

Oh oui, quand votre fils révole dans vos bras,
Vous allez sûrement nous tuer lé veau gras?
Dieu sait! si j'aime, moi, lès repas de famille!

M. DE CRAC.

Cé n'est pas tout, jé viens dé marier ma fille
Avec Francheval.

VERDAC.

*( à part. )*

Bon! encor nouveau festin.

*( haut. )*

Né mé trompez-vous pas?

M. DE CRAC.

Non rien n'est plus certain.

VERDAC, *à Francheval.*

Ah! mon cher Francheval, quel bonheur est lé vôtre!
(*à part.*)
Ces deux repas pourtant sont trop près l'un dé l'autre.

SAINT-BRICE.

Mais de cette union, je suis tout occupé.
Venez, mon père.

VERDAC.

Allons-en causer à soupé.

## SCÈNE XXVII.

LES MÊMES, JACK.

JACK, *accourant.*

Monsieur lé baron!....

M. DE CRAC.

Quoi?

JACK.

Voici tout lé village.

M. DE CRAC.

Eh mais, qué mé veut-il?

JACK.

Vous rendre son hommage.
On vient dé toute part pour voir monsieur d'Irlac.
(*à Saint-Brice.*)
Veut-il bien agréer l'humble salut de Jack?

SAINT-BRICE, *lui donnant une petite tape.*

Bon jour, petit ami.

M. DE CRAC.

Lé village est honnête:
Mon bonheur fut toujours une publique fête.

## SCÈNE XXVIII ET DERNIÈRE.

LES MÊMES, LE MAGISTER, *à la tête du village.*

LE MAGISTER, *chante.*

Nous révoyons un Thélémaque
Sous les traits dé M. d'Irlac.
Et qu'était la chétive Itaque,
Auprès du beau château de Crac?
Ah! si l'on aime sa patrie,
Fut-on Iroquois où Japon;
Combien doit-elle être chérie.
Dé celui qui naquit Gascon!

M. DE CRAC.

Magister! vous chantez moins clair qué dé coutume.

LE MAGISTER.

Lé village, en criant, vient dé gagner un rhume.

SAINT-BRICE.

Qu'à mes pieds la Gascogne tombe.
Mon père me cède, il rougit.
Que je meure, et que sur ma tombe
Il grave lui-même : « Ci git
» Mon fils, mon maître en l'art suprême,
» Où d'exceller nous nous piquons,
» Qui me battit enfin moi-même,
» Moi qui battois tous les Gascons ».

Mademoiselle DE CRAC, *à Francheval.*

J'admire une telle victoire,
Mais né vas point la disputer.
Né mé fais jamais rien accroire:
Né viens pas même mé flatter.
Qué l'amant par fois exagère,
C'est assez l'usage, dit-on :
Mais avec moi, du moins, j'espère,
L'époux né sera point Gascon.

FRANCHEVAL.

Né crains pas dé moi pareil piége :
J'en tirerois peu dé profit.
A quel propos té flatterois-je?
Puisqué la vérité suffit?
Non, non, jé né suis point l'esclave
D'un sot préjugé, d'un vain nom.
On peut être Gascon et brave;
On peut être franc et Gascon.

VERDAC.

O l'invention délectable
Qué celle d'un beau carnaval!
Si l'on était toujours à table,
On né feroit jamais dé mal.
Moi, jé né suis point ridicule :
Peu m'importe l'état, lé nom.
Jé mangerois sans nul scrupule
Chez lé Grand-Turc, foi de Gascon.

JACK, *commence à chanter.*

Donner déjà du cor en maître...

M. DE CRAC.

Eh quoi lé petit Jack sé donne la licence?...

SAINT-BRICE.

Ah! c'est le carnaval : un peu de complaisance.

M. DE CRAC, *souriant à Jack.*

Allons.

JACK.

Donner déja du cor en maitre,
Verser à boire à Mons. Verdac;
Méner encore les dindons paître,
Tel est le triple emploi de Jack.
Mes dignités né sont pas minces.
Jé suis pétit; mais qué sait-on?
Un homme des autres provinces
Né vaut pas un enfant Gascon.

M. DE CRAC, *au public.*

On sé fait là-bas une fête
Dé savoir lé sort dé céci.
En tout cas ma réponse est prête :
Jé dirai qué j'ai réussi.
Mon sort seroit digne d'envie,
Si vous né disiez pas qué non.
Alors, une fois dans ma vie,
J'aurois dit vrai, quoique Gascon.

*DIVERTISSEMENT.*

FIN.